

D1

2385 h

AB

129177

Dr. D. No

S. c.

17.

LE PASTEUR

MONSIEUR D'ARNAUD

CONSEILLER PASTORAL

DE LA COMMUNAUTE

DE LA COMMUNAUTE

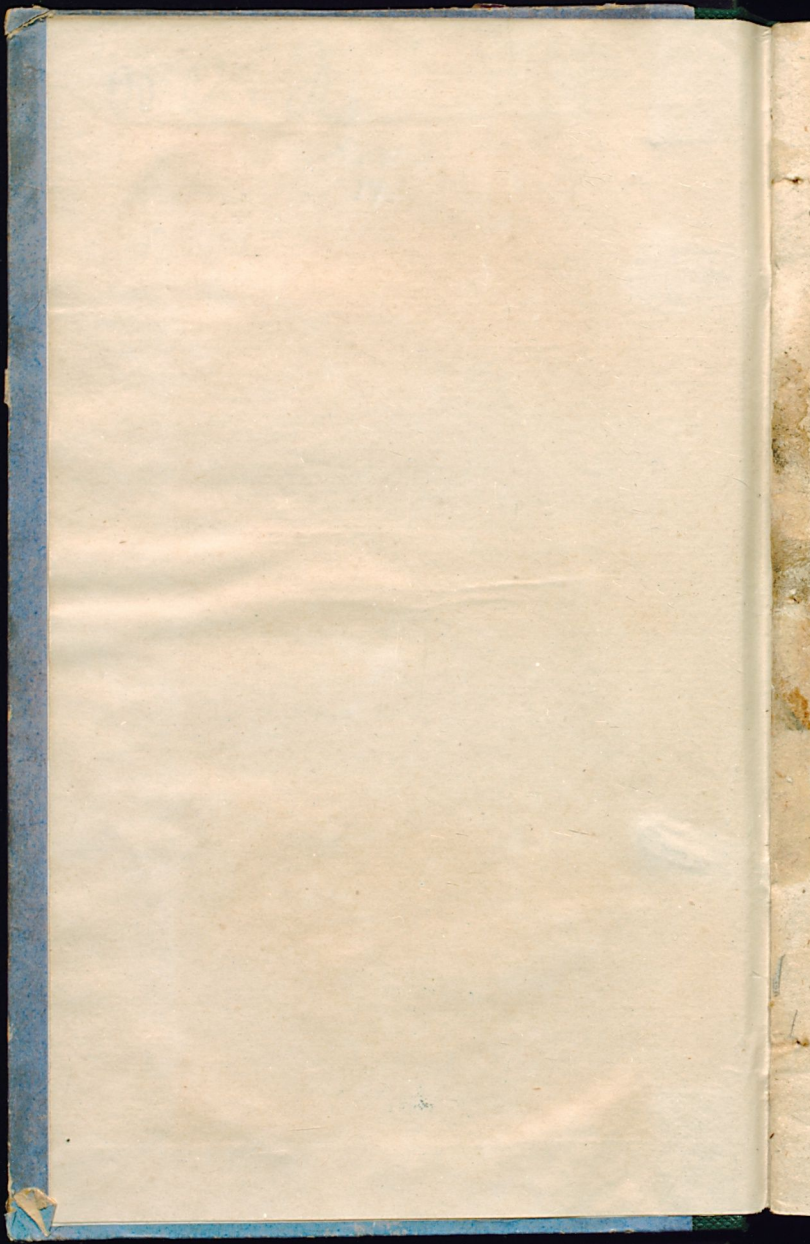
DE LA COMMUNAUTE

DE LA COMMUNAUTE

DE LA COMMUNAUTE

DE LA COMMUNAUTE





*E L V I R E*

P O È M E

PAR

MONSIEUR D'ARNAUD

CONSEILLER D'AMBASSADE

DE SA MAJESTE' LE ROI DE POLOGNE

ELECTEUR DE SAXE

ET

MEMBRE DE L'ACADEMIE ROIALE

DES SCIENCES ET BELLES LETTRES

DE PRUSSE &c.



*Humanitati, Pietati et Amori.*

---

A AMSTERDAM, 1753.

Chez PIERRE MORTIER.



F L V I R E  
P O E M E

MONSIEUR D'ARNAUD

CONSEILLER D'ARNAUD



L, 148



A...



*os volontés pour moi, sont un ordre suprême ;  
Oüi, je renfermerai dans le fond de mon cœur,*

*Ce Nom que la Vérité même*

*Se plait à prononcer, lorsque d'un trait vainqueur*

*Elle peint l'Ame avec cette Grandeur*

*Que l'on révere encor moins qu'on ne l'aime...*

*Qu' ai je fait ? je vous ai nommé.*

*Mon indiscretion seroit elle une offense ?*

*Pardon: du sentiment j'étois trop animé*

*Pour ne pas trahir le silence.*

A 2

Mais

*Mais qui pourroit vous irriter ?  
Incapable de feindre ainsi que de flatter  
A peine mon crayon a tracé votre image ;  
Si mon cœur eût osé présider a l'ouvrage  
Mon zèle auroit pû s'emporter  
A vous déplaire davantage.*

*Je fais plus mille fois que de vous respecter ;  
Avec l'Amour vous partagez l'hommage  
D'un Ecrit qu'il m'a sçû dicter.*





❁   ❁   ❁

---

## ARGUMENT.

**A**pprêts du départ de la flotte Portugaise  
pour le voiage des Indes Orientales.  
Consternation de Lisbonne. Combats de Ramire  
entre la Gloire & l'Amour. Elvire parait &  
veut l'arracher à la Gloire. L'Amour cede.  
Elvire suit son Epoux. Départ de la flotte.  
Songe d'Elvire. Ses pressentiments. Le Génie  
du Mal traverse les Portugais dans leur projet;  
sa fureur s'irrite surtout du bonheur de Ra-  
mire. Rocher des orages; Génies qui y prési-  
dent. Tempête. Naufrage. Ramire sauve sa fem-  
me & son fils, & aborde a l'Isle de la Faim

## ARGUMENT.

*Et de la Stérilité; description de l'Île. Appa-  
rition du Malheur sous la figure d'un Spectre.  
Antre de la Douleur. Situation déplorable des  
deux Epoux. Effet terrible de la tendresse de  
Ramire. Leur mort. L'Amour veut les rani-  
mer. Désolation éternelle de l'Île.*





E L V I R E  
P O È M E.

---

**R**empli d'un Dieu dont le feu me dévore,  
Qui seul hélas! fait mes biens & mes maux,  
Que j'ai servi dès ma plus tendre aurore,  
Et qui viendra dans le froid des tombeaux  
Me ranimer & m'enflammer encore,  
Plein de l'Amour & de tous ses transports,  
J'ose voler sur ses ailes brillantes,  
Et m'élancer jusques aux sombres bords;

J'ose arracher au noir oubli des Morts  
 De deux Amans les Ombres gémissantes,  
 Mêler leurs noms à mes plaintifs accords,  
 Et rassurant mes timides efforts

Representer leurs disgraces touchantes.

Divinité que j'adore en secret  
 Dont mes pinceaux sous le nom de Céphise  
 Ont vainement essayé le portrait;  
 Toi dont mon ame est toujours plus éprise,  
 Par qui l'Amour pour jamais l'a soumise,  
 Et chaque instant me lance un nouveau trait;

O toi

*De deux Amans.* L'histoire de Dom Manüel de Souza qui fit naufrage avec sa femme contre les ecüeils du Cap de bonne-Espérance a donné l'idée de ce Poëme; le Camöens en parle dans le Vme chant de sa Lusade, ouvrage immortel & le coloris le plus brillant de la Pöésie; Il seroit à souhaiter que la fiction füt aussi bien imaginée, & que le Camöens eüt autant de richesse dans l'invention que dans l'expression, *Sous le nom de Céphise.* L'Auteur a commencé ce Poëme lorsqu'il étoit encore en France,

O toi pourqui je donnerois ma vie,  
L'heureux présent de l'immortalité,  
Le rang brillant de la divinité,  
Si fous mes pas s'exhaloit l'ambrosie,  
Si jusqu'aux Dieux je me voyois monté;  
Mes seuls plaisirs, mon unique richesse,  
Mes Rois, mes Dieux, tout enfin, ma Maîtresse;  
Reçois ces vers l'ouvrage de tes yeux,  
Ils font l'esprit, le cri de la Tendresse;  
Ils nourriront ta constance & tes feux;  
Lorsqu'il gémit, le Sentiment plait mieux,  
Il s'embellit de la sombre Tristesse,  
Et la Douleur qui l'attendrit sans cesse,  
Le rend plus cher & plus délicieux.

Et toi le Dieu que je fers, que j'adore  
Après Céphise, & le seul Apollon  
Que dans mes vers après elle j'implore,  
Et qui m'instruise à former quelque son

Dont à Paphos mon faible Luth s'honore;  
 C'est aujourd'hui que j'ai besoin, Amour,  
 De tout cet art qui compose tes charmes,  
 Quitte pour moi le céleste séjour;  
 Accours tremper ma plume dans tes larmes;  
 Amour, je vais tracer à l'Avenir  
 De deux Amans la malheureuse histoire.  
 Puisse à jamais la fidèle Mémoire  
 En conserver le triste souvenir!  
 Puisse Céphise enfin sur cette image  
 De ses beaux yeux laisser couler ces pleurs  
 Dont tu peux seul exprimer les douceurs!  
 Je ne veux point, Amour, d'autre suffrage.  
 Ce Conquérant dont les nobles travaux  
 Du Portugal ont fondé la durée,  
 Lusus déjà du haut de l'Empirée

Voyoit

*Lusus déjà.* Lusus don- Royaume qu'on appelle au-  
 sa le nom de Lusitanie au jourd'hui le Portugal; on  
 pré-

Voyoit ses fils Argonautes nouveaux  
 Réunis tous sous son Ame sacrée  
 Qui repositoit sur leurs brillans drapeaux,  
 Impatiens voler à leurs vaisseaux,  
 Et de leurs yeux, de leurs cœurs plus rapides  
 Franchir l'azur des campagnes liquides.  
 Il s'applaudit d'entendre ces Héros  
 S'écrier tous qu'à la proie indignée  
 De s'énoûsser dans un honteux repos,  
 Qu'à leur valeur trop long-tems enchainée  
 Neptune ouvrit le vaste sein des flots,  
 Et de son bras qu'il les portât lui-même  
 Sur ce rivage étranger & lointain,  
 Où les attend, les palmes à la main,  
 Avec l'Honneur, cette Gloire suprême

Qui

prétend qu'il fut compag- conquêtes il s'arréta dans  
 non & peut-être fils de les environs du Düero & de  
 Bacchus; après de grandes la Guadiane où il mourut.

Qui du péril applanit le chemin,  
 Et doit les mettre au-dessus de l'humain.  
 Ils vont des mers parcourir l'étendue,  
 Ils vont s'ouvrir une route inconnüe  
 Jusques aux lieux d'où le Soleil naissant.  
 Semble élever son char étincelant.

Déjà la poupe au rivage tournée  
 Sous les festons dont elle est couronnée  
 D'un prompt départ déroboit les horreurs;  
 La banderole aux vents abandonnée  
 Avoit dans l'air déployé ses couleurs.  
 Du lit flatteur du touchant Himénée,

D'en-

*Ils vont s'ouvrir une route inconnüe.* Dom Juan, second fils d'Alonze & 13me Roi de Portugal, fut le premier qui forma le dessein de découvrir les Indes orientales. Il fit partir un vaisseau de Naples, qui alla jusqu'en Egypte; l'équipage périt avant que d'arriver aux Indes; le succès de cette entreprise étoit réservé a Manüel. Il est assez singulier qu'il y fut déterminé sur la foi d'un songe; Ce fut donc lui qui envoya Gama avec une flotte, pour tenter l'exécution d'un projet qui jusqu'alors ne s'étoit montré qu'avec des obstacles insurmontables.



D'entre les bras de la Nature en pleurs,  
Malgré le sang qui d'effroi se récrie,  
Malgré l'Amour & ses longs hurlemens,  
Du sein mourant de la triste Patrie  
La Gloire enfin, non sans être attendrie,  
Non sans gémir arrachoit ses enfans.  
Brave Gama, tu leur servois de guide,  
Sans l'appareil d'une vaine hauteur  
Ton front brillant d'une audace intrépide  
A tous les yeux décèloit ta grandeur,  
A l'univers ainsi s'offrit Alcide;  
Tel entouré de ses voisins jaloux  
Dont vainement s'étend l'ombre envieuse,  
S'élève un chêne à la cime orgueilleuse  
Qui les surpasse & qui les couvre tous.  
Pour contempler cette troupe guerrière  
L'Aurore avoit plus prompte en sa carrière  
Précipité l'instant de son réveil.

Déjà

Déjà s'ouvroient les portes du Soleil,  
Déjà son char fuyoit de la barriere,  
Et dans les eaux rouges d'un feu vermeil  
S'alloient briser mille traits de lumiere.  
Plein de la Gloire, & du charme divin  
Qui le séduit, l'emporte & le captive,  
Du même élan cet héroïque Essein  
Avoit laissé sa trace sur la rive.  
On ne voit point ce jeune Portugais  
Qui le premier devoit fuir les regrets,  
Et s'élançer sur la plaine profonde;  
Tout demandoit Ramire en ce moment,  
Tout murmuroit de son retardement,  
Il semble même être accusé par l'onde;  
Il vient enfin; mais sous quels traits, ô Dieux!  
Fils de Lusus, s'offre-t-il à vos yeux!  
Le sombre Ennui flétrissoit son visage  
Qui de l'Amour étoit pourtant l'image;

Il gémissoit accablé de son fort,  
Ses pas trainants le retenoient au port,  
Chaque moment l'y fixoit davantage.  
On voyoit trop qu'un Dieu, qu'un Dieu plus fort,  
Eh, qui lui peut disputer l'avantage!  
De son ardeur maîtrisant le transport,  
Faisoit mourir son impuissant effort,  
Et malgré lui l'enchaînoit au rivage.

Non, cher Vasquès, disoit-il, dans les bras  
D'un tendre Ami dont la main bienfaisante  
Vers le devoir encourageoit ses pas,  
Et souûtenoit sa vertu languissante;  
Non, de ces bords je ne puis m'arracher.  
J'y laisse Elvire, Elvire que j'adore,  
Dont la Mort seule eût pû me détacher,  
Pour qui ma cendre aura des feux encore;  
Plains mes tourments, l'amour qui me dévore;  
Mes pleurs, mes pleurs ne peuvent se cacher.

Va,

Va, ta vertu peut me les reprocher,  
Elle le doit, va, loin que je m'ignore,  
Je vois ma honte & je cours la chercher;  
Vasquès, dis-moi que je me deshonore;  
Ma raison même est d'accord avec toi,  
De ses conseils je ressens tout l'empire;  
Ma propre main me frappe, me déchire,  
Moi-même enfin m'irrite contre moi:  
Mais je n'aurai qu'un seul mot à te dire,  
J'aime; Ce mot a tout dit pour Ramire...  
Mais qu' ai-je vû? Mon honneur sur ton front  
Lit son arrêt, son éternel affront...  
Eh bien, suivons cette Gloire cruelle,  
Partons, volons aux bouts de l'Univers  
Où sa trompette, où sa fureur m'appelle,  
Immolons lui l'Amant le plus fidele,  
Soyons Héros; emportons sur les mers  
Sous d'autres cieux, ma douleur & mes fers;  
Allons

Allons cueillir une palme immortelle  
Qu' à nos Guerriers je ferve de modèle....  
Mais cher Vasquès, du moins tu daigneras  
Sécher les pleurs d'une Epouse mourante;  
Dis-lui cent fois que mon ame expirante  
Est demeurée attachée à ses pas;  
Que si le ciel me conduit au trépas,  
Elle entendra mon Ombre gémissante  
Redemander à voler dans ses bras.  
Dis-lui cent fois, en lui portant mes larmes,  
Mon désespoir, qu'épris plus que jamais  
De ses vertus, rempli de ses attraits,  
Je pars... hélas! en ce moment d'allarmes  
Tu dors Elvire, & ton Epoux cruel  
Va dans ton sein porter le coup mortel!  
Il t'a caché ce trop fatal voyage!  
Tu rouvriras tes yeux!... Ah! quelle image!...  
Peindras-tu bien, Vasquès, tout mon amour,

Ce que je souffre? Eh quoi! passer un jour,  
Un mois, un an, sans adorer Elvire,  
Sans me nourrir de l'air qu'elle respire!  
Peut-être, ô Dieux! ne jamais la revoir!...  
J'en mourrai. mais... J'aurai fait mon devoir.

Il dît; soudain cédant a son courage,  
Vers les vaisseaux vole d'un pied léger,  
En attachant ses yeux sur le rivage,  
Avec son coeur qu'il n'en peut dégager.  
Arrête, Ingrat, arrête, Epoux barbare,  
Crie une voix qui se perd dans les pleurs.  
De nos Héros l'étonnement s'empare;  
L'amour lui même attendrit tous les coeurs.  
On apperçoit une Beauté touchante,  
Qui consternée, éplorée & mourante  
A la douleur doit des appas nouveaux;  
Mouillés de pleurs ses yeux en font plus beaux,  
C'est une Rose à son matin encore

Sur

Sur qui s'épanche & s'écoule à plaisir  
Le doux tribut des larmes de l'Aurore,  
Son incarnat parait s'en embellir.  
Ses blonds cheveux errants à l'aventure,  
Un voile à peine attaché sur son fein,  
Ses agrémens dépouillés de parure,  
L'art de charmer, art exempt d'imposture,  
Son desespoir, ses pleurs, son trouble enfin,  
Tout présente l'innocente Nature,  
Lorsque sans fard & dans sa beauté pure  
Elle sortit de l'immortelle Main,  
Telle un pinceau qu'anime le génie  
A nos regards peint la belle Junie,  
Qui sçait prêter arrachée au sommeil  
Un charme aimable à son fatal réveil;  
Ainsi Renaud, l'enchanteresse Armide,  
Pour t'enchaîner au gré de ses souhaits,  
Pour te percer des plus sensibles traits

Ayant l'Amour & la Douleur pour guide  
Dans ses adieux t'offrit tous les attraits.

Cette Beauté qui toujours est plus chere,  
Contre son sein ferroit un jeune Enfant,  
De qui les cris & le bras innocent  
Sembloient aux mers redemander son Pere.  
C'étoit Venus qui tenoit dans ses bras  
Le tendre Amour. Que vois-je! O Dieux! Elvire.,  
Ces mots à peine échappés à Ramire  
Dont son Ami sçait retenir les pas:  
Oui, répond elle, Ingrat, c'est ton Amante,  
C'est ton Epouse à son dernier soupir,  
Qui vient te voir, t'embrasser, & mourir.  
Eh quoi! pour prix d'une ardeur si constante  
As-tu bien pû jusques-là me trahir?  
As-tu bien pû m'abandonner, me fuir?...  
Tu me perçois le cœur au moment même  
Que dans les bras d'un sommeil seducteur

Ma



Ma bouche encor te difoit que je t'aime,  
Car ton image est toujourns dans mon cœur.  
Eh! quel est donc ce Fantôme de Gloire,  
Qui fur l'Amour remporte la victoire?  
Qui peut valoir l'Amour & ses douceurs?  
Tout en est cher, tout jusques à ses pleurs;  
Je le fens trop; & pour une chimere,  
Que dis-je ô ciel! pour un trépas certain,  
Tu pars; tu fuis avec un cœur d'airain,  
Sourd aux sanglots d'un pere, d'une mere,  
En leur laissant un poignard dans le sein!  
Leur fils, Cruel, fera leur assassin!  
Après ces noms, nommerois-je ta femme,  
Quand le pouvoir de ses faibles appas  
Quand ces fermens, qui m'abusoient hélas!  
Quand mon amour ne vit plus dans ton ame?  
De nôtre himen brillent encor les fleurs;  
Je vois encor serrer ces nœuds trompeurs

Où la Tendresse, où notre destinée,  
Notre ame enfin devoit être enchainée.  
Mais n'entends point ma douleur & ses cris,  
Non, ne vois point des traits qu'elle a flétris;  
Laisse ma vie en proye à mille allarines  
Se confumer, s'exhaler dans les larmes,  
Laisse ta femme expirer sous tes coups.  
Va, d'une amour qui doit être immortelle  
Les derniers vœux, la dernière étincelle  
Seront encor pour un barbare Epoux....  
Ferme les yeux sur cette horrible image.  
Une autre hélas! me touche davantage,  
Cruel Epoux, n'envifage que toi,  
Que toi, qui m'ès cent fois plus cher que moi.  
Où te conduit cette Gloire inhumaine  
Dont le prestige a fasciné tes yeux?  
Dans quels climats, dans quels sauvages lieux  
Vas tu porter cette ardeur qui t'entraîne?

De

De quels malheurs va t'embrasser la chaine!  
Entens mugir les flots séditieux,  
Avec la nuit vois un orage affreux  
Que sur son aile un Démon même amène;  
Vois fillonner la foudre dans les cieux,  
Vois des écueils, des monstres furieux,  
Mille dangers, de la liquide plaine,  
L'abîme ouvert, ta perte enfin certaine;  
Tu vas mourir... Si cet affreux tableau,  
Tes propres jours te trouvent insensible.  
Pourras tu bien te montrer inflexible,  
Pour cet Enfant, l'étouffer au berceau?  
Ses premiers pleurs ont coulé pour son Pere;  
Ses premiers cris implorent ta pitié;  
A cette Gloire ingrate & fanguinaire  
Faut-il encor qu'il soit sacrifié?  
Helas! bientôt il n'aura plus de Mere!  
Qui de ses jours cultivera la fleur?

Dans l'univers quel sein consolateur  
Recueillera son enfance éplorée?  
Il mourra donc, victime consacrée  
Au fol Orgueil ainsi qu'à ta fureur!  
Eh bien, Ingrat, qu'un reste de tendresse  
Hâte les coups d'une trop lente mort!  
Lui même, ô ciel! par mes larmes t'en presse,  
Epargne lui les horreurs de son sort;  
Arrache lui cette vie odieuse,  
Don trop fatal qu'il a reçu de toi,  
Et par pitié te frappant jusqu' en moi,  
Joins à ton fils sa mere malheureuse;  
Retourne après triompher sur les flots,  
C'est à ces traits qu'on se montre Héros.

Elvire dit, & tombe évanouïe.

On s'épouvante, on tremble pour sa vie.  
Voler vers elle emporté par l'amour,  
Par cent baisers la rappeler au jour,

Plus

Plus que jamais l'adorer, le redire,  
Sur tous ses sens, même sur sa raison  
Lui redonner un plus puissant empire,  
Boire à longs traits tout l'amoureux poison,  
Se pénétrer du trait qui le déchire,  
Reprendre enfin dans les beaux yeux d'Elvire  
Tous ses transports, toute sa passion,  
N'est qu'un instant, qu'un éclair pour Ramire.

L'Honneur s'indigne, & la Gloire en frémit;  
Ce Couple auguste à qui Vasquès s'unit,  
Au tendre Amour oppose son Egide;  
Au milieu d'eux le Courage préside;  
Ramire envain les repousse & les fuit,  
Il part, revient, & le Trouble le fuit.  
Tel assailli de javelots Numides,  
Le fier Lion se débat & rugit,  
Et dans les bois sur ses traces rapides  
Court emporter la Mort qui le poursuit,

Ramire pleure, il s'agite, il gémit,  
 Divers assauts sont portés à son ame  
 Théâtre affreux d'un horrible combat,  
 Tantôt la Gloire avec tout son éclat,  
 Tantôt l'Amour avec toute sa flamme;  
 C'est un Sapin qu'assiégent tous les vents,  
 C'est une Mer aux orages livrée.  
 De mille traits son ame déchirée  
 S'éteint, se meurt, sous cent coups différents.  
 L'Amour enfin que trahit sa faiblesse,  
 Avec un cri qui glace tous les sens,  
 Balance, cede, & la Gloire est maitresse.  
 Qu'elle l'emporte & dirige tes pas,  
 Tu pars; & moi je ne te quitte pas.  
 Va, cet Amour par qui je suis poussée  
 N'est pas moins fort que ta Gloire insensée.  
 Sans s'étonner il franchira les mers.  
 Il court te suivre aux bouts de l'Univers;  
 D'un

D'un œil tranquile il verra les orages,  
L'onde en fureur, les rochers, les naufrages,  
Tous les périls, Il va les surmonter;  
Le Trépas même, il sçaura l'affronter,  
Si dans son fein ton Amante t'embrasse,  
Et qu' en ton cœur du moins mon ame passe!  
Tu connaîtras combien je sçais aimer.  
Tous tes transports sont venus m'enflammer;  
J'ai ta valeur, ton audace intrépide;  
Je n'ai plus rien de mon féxé timide,  
Qu'un cœur qui brûle & t'aimera toujours.  
Allons, partons. L'effet suit le discours;  
Sur les vaisseaux elle se précipite,  
Avec son fils qu'elle emporte en ses bras.  
De son courage etonnée, interdite  
La Rive envain veut arrêter ses pas;  
Et les Amours qu'entraînent ses appas  
En gémissant s'envolent à sa suite.

Ou

Ou courez vous trop aveugles Amans?  
 Si vous sçaviez... On dit, Nymphes du Tage,  
 Qu'à ce départ de noirs pressentiments  
 De l'Avenir entr'ouvrant le nûage,  
 Dans vos roseaux l'azile du Printems,  
 Et sous les fleurs de vos rians bocages  
 Vinrent troubler vos plaisirs innocents,  
 Et vous offrir de lugubres images.

Deja Thétis ouvroit un sein d'azur  
 Au fer tranchant de la proüe écumante;  
 Des Vents légers l'haleine caressante  
 Animoit l'air & le rendoit plus pur,  
 Les Murs bâtis par le célèbre Ulysse  
 Se retiroient & s'enfuoient des yeux.  
 Sintre, déjà ton sommet fastueux

Qui

*Les murs bâtis.* On pre- *Sintre.* La ville de Sin-  
 tend qu'Ulysse est le fonda- tre a donné son nom à une  
 teur de la ville de Lisbonne. montagne qui est environ-  
 née



Qui de Diane attache l'œil propice,  
 Et que Vénus de sa main protectrice  
 A couronné d'ombrages amoureux,  
 Disparaissoit, tel qu'un léger nuage  
 De cent vapeurs enfant faible & volage,  
 Qui meurt, s'exhale & se perd dans les cieux.  
 Tes champs enfin, chere Lusitanie,  
 Ne s'offroient plus aux regards de tes fils;  
 Leur vüe encor demandoit leur Patrie,  
 Du Mondégo les rivages fleuris.  
 Elvire seule à son amour livrée  
 S'en remplissoit, toujours plus enivrée,  
 Ne connoissoit que ce seul sentiment.  
 Qu'étoient ces bords dont elle est separée,  
 Le Monde entier, à son ame attirée  
 Par un Objet mille fois plus touchant?  
 Elle voyoit à ses pieds son Amant,

Elle

née de bocages, & sur un temple consacré à la  
 la quelle étoit autrefois Lune,

Elle en étoit toujourn plus adorée.  
Tous deux liés du même nœud secret  
Se repaiſſoient à longs traits l'un de l'autre;  
Leur univers bien différent du nôtre  
Étoit en eux, dans leurs cœurs se bernoit.  
Si les regards d'une Epouse si tendre  
De son Epoux s'écartoient un moment,  
C'étoit encor pour le revoir, l'entendre,  
Pour l'embrasser dans ce gage naissant  
Fruit précieux d'un amour innocent.  
Non, répétoit à chaque instant Elvire,  
Avec ces pleurs que l'Amour fait couler,  
Et dont il vit; jamais mon cher Ramire,  
Mon tendre cœur ne pourra s'exhaler,  
Rendre à quel point je t'aime, je t'adore;  
L'amour lui même est venu m'animer:  
Va, je mourrois cent fois pour l'exprimer  
Qu'il ne pourroit se concevoir encore.

J'en

J'en crois mon cœur, je t'aimerai toujours.  
De cette ardeur principe de mon être,  
La Mort ne peut interrompre le cours;  
Ce cœur hélas! dont Ramire est le maître,  
Qui te chérit, ne sçauroit cesser d'être,  
De t'adorer; je ne vis que dans toi,  
Toujours mon ame est liée à la tienne;  
Dans l'univers c'est toi seul que je voi;  
Ramire seul & me guide & m'entraîne;  
Je te respire & vis de ton haleine;  
Dieu de mon cœur Ramire est tout pour moi.

A tant d'amour que répondoit Ramire?

Rien. Quels discours auroit-il pû tenir?  
Il se taisoit; . . . mais avec un soupir,  
Avec transport baissant les pieds d'Elvire,  
Il lui rendoit son ame qui l'inspire,  
Il dévorait, il goûtoit ses appas,  
Il l'adoroit, il mouroit dans ses bras.

Que

Que le Soleil s'allât plonger dans l'onde,  
Pour éclairer les cieus d'un nouveau Monde,  
Ou que quittant l'humide fein des mers,  
Il remontât sur le trône des airs ;  
Il retrouvoit ces deux Amants sans cesse,  
Ne respirant que leur feule tendresse,  
Ne s'occupant que du soin de s'aimer.  
Le Dieu charmant, Auteur de leur ivresse  
De tous ses feux venoit les consumer.  
Sur un sujet étranger à leur flamme,  
Si quelquefois s'échappoit le discours,  
Bientôt Elvire en arrêtoit le cours.  
Parlons du soin qui touche seul mon ame,  
De notre amour, reparlons en toujourns.

Ce Couple heureux, mortels bien faits sans doute  
Pour irriter l'Envie & ses fureurs,  
Sémoit ainsi des plaisirs & des fleurs  
Sur les ennuis d'une trop longue route.

On

On cotoïoit ces vastes Régions  
 Que le Soleil noircit de ses rayons ;  
 On franchissoit le brulant Ecliptique ;  
 On atteignoit les bornes de l'Afrique ;  
 Un autre ciel & des signes nouveaux  
 Guidoient le cours de ces hardis vaisseaux ;  
 De Callisto la lumiere infidèle  
 Avoit laissé la Croix, Ourse nouvelle  
 Qui roule autour d'un Pole moins doré,  
 Prêter ses feux au Pilote égaré.  
 On s'approchoit de cette Ile si chere  
 A la Rivale & la Sœur de Phébus.

La

*La croix ourse nouvelle.* D'un pole moins doré,  
 Constellation du pole au- L'hémisphère du pole au-  
 stral qui rend aux marins stral est beaucoup moins é-  
 le même service que l'our- toilé que le nôtre.  
*De cette Ile si chere.* L'I-  
 nal ; Elle est composée de le de Madagascar appelée  
 sept étoiles dont les cinq pré- anciennement l'île de la  
 mieres forment une croix. Lune,

C

La Mer, les Vents, un nouvel Hémisphère,  
Tout paraissoit des enfans de Lufus  
Favorifer la courfe téméraire;  
Diane-même éclairoit ces Héros:  
Son char d'argent se peignoit dans les flots,  
Et laiffoit voir l'onde calme & riante  
Sous mille jeux des habitans des eaux,  
Que féduifoit une clarté mouvante.

Entre les bras de fon fidèle Epoux,  
Par le Sommeil fon Amante enchainée  
Pres d'elle ayant l'Amour & l'Himénée  
Sembloit goûter le repos le plus doux.

Dors, lui difoit Ramire avec tendrefle,  
En effleurant à peine les beaux yeux  
Du mol effort d'un baifer amoureux;  
Ainsi l'Abeille avec délicatelfe  
Vole à la fleur un fuc délicieux.  
Dors chere Elvire, ô ma belle Maitrefle!

Que

Que les Amours aux Songes réunis  
En fouriant te couvrent de leur aîle;  
Vois dans les traits d'une image fidèle,  
Vois ton Amant & toujourns plus épris:  
Au jour flatteur ne rouvre ta paupiere  
Que pour le voir eneor plus enflammé,  
Que pour goûter, plus sûre eneor de plaire,  
Le doux plaisir d'aimer & d'être aimé.

D'un trouble affreux Elvire inquiétée,  
Pâle, tremblante, & de crainte agitée  
S'éveille, crie. Est ce toi, cher Amant,  
Que dans ses bras tient ta Femme égarée!...  
Dans mon cœur-même Objet cher & charmant  
Tu reposois. A quel effroi livrée! . . .  
Ah! laisse moi respirer un moment . . .  
J'entens eneor ces hurlemens funèbres,  
Je vois eneor ces flots tumultueux,  
Ce sang, ces Morts, ces épailles ténèbres,

Ces noirs Démon, ces Fantomes hideux  
 Qui dans les Mers nous entraînent tous deux...

Je vois ces bords où la Nature expire,  
 Séjour d'Ennuis, tombeau des malheureux;

Moi-même ô ciel! ta tendre épouse... Elvire...  
 J'ai dévoré ta chair... Ton cœur, Ramire!...

Et mon Epoux meurt enfin sous mes yeux;

Ces mots à peine expirants dans les larmes,  
 Elle retombe au sein de ses allarmes.

Ramire envain combattant ses douleurs  
 Sous cent baisers effuie envain ses pleurs.

Dans tous ses sens cette image cruelle  
 Semble reprendre une force nouvelle.

Non, poursuit elle, à ces traits odieux  
 Tous tes discours, ta raison éclairée,

Ta fermeté qui m'a tant rassurée  
 Rien ne sçauroit m'arracher;... Que les Cieux

Daignent hélas! dissiper ce présage

Qui



Qui toujours croît dans mes sens éperdus!  
Déjà j'entens gronder les flots émus,  
Je vois déjà la tempête, l'orage,  
Tous les périls attachés au naufrage.  
Ta mort... Mais non, je ne la verrai pas;  
Ciel, avant lui donne moi le trépas!  
Puisse mon ame à son ame chérie  
Se réunir, & conserver sa vie!

Ramire attend que l'Astre bienfaiteur  
Dont le retour, l'aspect consolateur  
Rend chaque fois la vie à la Nature,  
Avec la Nuit qu'il fait évanouïr,  
Du cœur d'Elvire ôte cette peinture,  
Et d'un jour pur revienne l'adoucir.  
Il rentre enfin dans la route céleste,  
Devant son char l'obscurité s'enfuit,  
Le jour renaît, la douce Paix le fuit;  
Elvire seule a conservé le reste

De l'horreur sombre, & ce rêve funeste  
 Que sa faiblesse & son amour nourrit,  
 Plus fortement se grave en son esprit,

L'ame auroit-elle un flambeau funéraire  
 Qui sur ses maux la previenne & l'éclaire?  
 Du moins, ô Dieux! puisqu'on ne peut le fuir,  
 Cachez-nous bien un fatal Avenir.

Cependant l'onde aux seuls Zéphirs livrée  
 Du plus beau jour ressentoit la douceur,  
 Et les vaisseaux avec un bruit flatteur  
 Fendoient l'argent des plaines de Nérée  
 Qui dans Gama respectoit son vainqueur.

L'Esprit moteur, cette Ame universelle  
 Qui remplit tout de sa gloire immortelle,  
 Les cieux, la terre & le gouffre des mers,  
 Qui circulant dans cent mondes divers  
 Sans cesse crée, entretient, renouvelle,

Porte

Porte partout la vie & les bienfaits,  
 Et doit s'étendre & régner à jamais;  
 Ce Dieu des Dieux, suprême Intelligence  
 Dont la bonté, dont l'amour fait l'essence,  
 De qui chaque être est l'ouvrage & l'enfant,  
 Ce Pere tendre, a permis cependant  
 Pour châtier cette Sphère coupable,  
 Où de ses coups éclate encor l'horreur:  
 Qu'un noir Esprit, farouche, impitoyable

C 4

Y

*Où de ses coups éclate.* ont même à ce sujet une  
 Indépendamment du té- tradition singulière, ils pré-  
 moignage de nos annales tendent qu'un jeune hom-  
 facrés, tout constate la ré- me descendit du ciel en  
 volution qu'a essuyée ce plein midi, armé du ton-  
 globe. Que ce soit par une nerre, & qu'il fondroya  
 comète, ou par un déluge, une race entière de géants.  
 il n'est pas moins vrai que Cette histoire ressemble  
 la terre aujourd'hui n'est bien à celle des premiers  
 plus si l'on peut le dire, hommes dont nous parle la  
 qu'une grande image défi- Génèse; D'où les Améri-  
 gurée; Les Américains mon- ricains ont-ils pû emprun-  
 trent encore des rochers cette ressemblance?  
 d'une hauteur immense ou- *Qu'un noir esprit.* Si  
 verts par la foudre. Ils l'on n'étoit soumis à la foi,  
 il

Y promenât son trouble & sa fureur :  
 C'est ce Génie ennemi de la Terre,  
 Qui sur son sein versa tous les fléaux,  
 Autour de l'homme assembla tous les maux ;  
 Sa main forgea le glaive de la Guerre,  
 De la Discorde alluma les flambeaux,  
 Sçeut dérober au celeste tonnerre  
 Son bruit vangeur, ses plus mortels carreaux,  
 Mit près de nous la Valeur meurtriere,  
 Cet Intérêt de tout forfait le pere,  
 Des Enfers même arracha les métaux,  
 Nous emporta sur l'abîme des eaux,  
 De notre vie abrégéa la carriere,  
 Et sous nos pas creusant mille tombeaux  
 Fit de ce Monde un vaste cimetiére.

C'est

il y a des moments où l'on se croit qu'il y a deux  
 seroit tenté d'embrasler premiers principes, le Dieu  
 le Manichéisme, c'est à dire du bien & celui du mal.

C'est ce Démon qui détruit les Etats,  
Du front des Rois arrache la couronne,  
Met des tirans; des Cromwels sur le trône,  
Et donne à Charle un odieux trépas;  
C'est lui qui rend les Peuples misérables,  
Les fait gémir sous des sceptres d'airain,  
Des Souverains toujours trop redoutables  
Ferme le cœur au plaisir d'être humain,  
Ce Dieu cruel dont nous sommes victimes,  
Ce Monstre affreux, Auteur de tous les crimes,  
Les réunit, il a fait les Ingrats.  
Toute vertu sous ses coups gémissante  
N'en doit qu'attendre une cruelle fin,  
Et tout succès l'afflige & le tourmente,  
Sur tout laurier il vomit son vénéin;  
Son souffle-même anime la Furie  
Qui nous poursuit sous le nom de l'Envie.  
Il meurt de rage à l'aspect de l'Heureux

Il boit les pleurs, le sang du Malheureux ;  
 Ses cris pour lui font des concerts de joye ;  
 Dans la Vengeance il se plonge, il se noye,  
 La Cruauté s'exhale en ses soupirs,  
 Le Mal enfin fait ses plus doux plaifirs.

Des Lufitains il voit l'altier courage  
 Prêt à cueillir la palme des Héros.  
 Du Bonheur même il contemple l'image,  
 Deux cœurs . . . Déjà font ourdis ses complots ;  
 Il a déjà volé sur le rivage,  
 Qui doit servir ses crimes & sa rage.

Au fein des mers qui d'un Monde ignoré,  
 Europe envain des beaux Arts éclairée,

Juf-

*D'un monde ignoré.* Nous ne tente pas une pareille  
 n'avons fait encore aucune entreprise ; Un capitaine  
 découverte vers le pole au- hollandais prétend dans ses  
 stral ; Il est étonnant que voyages avoir découvert  
 dans un siècle aussi éclairé des terres de ces cotés-là ;  
 & aussi amateur des nou- Il ajoute même des circon-  
 yeautés que l'est celui-ci on stances ; Il rapporte que  
 son

Jusqu'à ce jour t'ont scû fermer l'entrée,  
 S'eleve un Roc d'abimes entouré;  
 En s'y brisant fuit la vague effrayée;  
 Le Ciel lui même en est épouvanté:  
 Il n'y répand qu'une pâle clarté  
 Qui plus lugubre au Ciel est renvoyée.  
 Ce Roc affreux voit se perdre à ses piés,  
 Où le Naufrage & la Mort sont liés,  
 De cent vaisseaux les restes déplorables,  
 Des mats rompus, des débris dispersés,  
 Les corps flottans des mortels misérables  
 Que vers ces bords la Tempête a poussés.

La

son vaisseau étant entré lendemain matin on abor-  
 dans une anse pendant la da ce rivage, & on s'avan-  
 nuit, on put distinguer à ça un peu dans les terres;  
 travers les ténèbres plusi- on ne trouva ni morts ni  
 eurs hommes d'une stature blessés, on observa seule-  
 prodigieuse qui se jetterent ment sur le sable des traces  
 dans l'eau pour entourer humaines qui avoient la  
 le navire & l'attaquer. Le proportion de trois piés  
 canon qu'il fit tirer les dis- d'homme ordinaire tant en  
 perfa & les mit en fuite, le longueur qu'en largeur,

La bouche ouverte, au trouble abandonnée, X  
D'un bras lassé s'efforçant d'approcher X  
On voit nâger la Terreur consternée X  
Que sans pitié rejette ce Rocher.  
D'un cri mortel l'oreille déchirée  
Jusques au cœur porte des traits perçants;  
Des Vents bruyants la troupe conjurée  
Remplit ces lieux de ses longs sifflements,  
Elle y murmure une éternelle rage,  
Elle y promène un eternal ravage,  
L'Astre du jour en gémit obscurci,  
Et dans les flancs d'un amas de nuages  
Accumulé, grossi de tous les âges,  
Et de vapeurs toujourns plus épaissi,  
Gronde & mugit le Démon des orages.  
Il est assis sur les ailes des Vents;  
Tous les brouillards ont surchargé sa tête;  
De ses cheveux roulent de noirs torrents,

Et



Et sur son front éclate la Tempête ;  
De son œil creux il darde les éclairs,  
Et de sa bouche il souffle le tonnerre ;  
Aux élémens lui seul il fait la guerre,  
Trouble à son gré le doux calme des airs,  
D'un bras d'airain frappe, ébranle la Terre,  
Dans sa fureur court bouleverser les Mers,  
Et se fait jour au centre des Enfers.

Cours me venger, ô mon Frere, lui crie  
L'Esprit cruel sur ces bords transporté ;  
Des Portugais confonds la fermeté,  
Ne laisse pas leur audace impunie,  
Combats leur gloire & borne leurs hauts faits ;  
Va, que sous toi succombe leur Génie.  
Et que surtout deux mortels que je hais,  
Qu'ils sont heureux ! épuisent ta colere !  
Va, qu'à tes coups on connaisse mon Frere.

Il dit; déjà les Vents sont déchainés,  
Déjà l'Orage avec la Nuit s'avance;  
Par le Tonnerre en éclats fillonnés  
Déjà les flots s'élevant mutinés;  
La Mer au loin & rugit & s'élançe;  
Le Ciel se voile aux regards consternés.  
La Vérité, trop déplorable Amante,  
Dans un vain Songe & ses tristes vapeurs,  
La Vérité terrible & menaçante  
N'avoit que trop éclairé tes malheurs.  
Que faisois-tu dans ces moments d'allarmes?  
Tes yeux mourants se refusoient au jour,  
Tu te cachois dans le sein de l'Amour  
Qui t'embrassoit, t'inondoit de ses larmes.  
Un Epoux tendre, insensible pour soi,  
Ne s'allarmoit, ne trembloit que pour toi,  
Il ne voyoit que son fils, que sa femme;  
Il les couvroit tous les deux de son ame.

Bien-

Bientôt du fond des gouffres infernaux  
La Mort s'élève & monte sur les eaux,  
La foudre tombe, ouvre les noirs abîmes,  
S'y précipite avec les malheureux  
Que le Trépas a choisis pour victimes,  
Et les Enfers se referment sur eux.  
Les vents, la nuit, l'orage, la tempête  
Ont redoublé leur furie & leurs coups;  
L'Esprit cruel tonne, éclate à leur tête,  
Et sur la flotte ils viennent fondre tous;  
On ne voit plus que de pâles visages  
De l'épouvante effroyables images,  
On n'entend plus que des gémissements,  
Que des sanglots, que d'affreux hurlements;  
Mille clameurs au ciel sont élancées  
Et dans les mers retombent repouffées.  
On voit flotter des cordages, des mâts,  
Des corps, jöüets de l'onde & du trépas.

L'au-

L'Auteur du mal s'applaudit & s'irrite,  
Et de sa main lui-même il précipite  
Contre un écueil, & brise le vaisseau  
Qui paroissoit porter le Malheur-même:  
Ramire tombe, entraînant ce qu'il aime  
Plus que sa vie, en ce péril nouveau  
Il s'abandonne à son amour suprême,  
D'un bras il tient dans son sein attachés  
Son fils, sa femme aux ondes arrachés;  
Et dans ce bras a passé son courage,  
Son cœur lui-même avec tous ses transports,  
L'amour lui seul peut tenter ces efforts;  
Un tel prodige est son heureux ouvrage;  
De l'autre il nâge, il combat le destin,  
Les vents, la mort & la mer mugissante.  
Souvent la vague à l'affaillir constante  
Semble vouloir lasser son bras d'airain,  
Lui disputer le trésor qu'il emporte,

Mais

Mais la Tendresse à chaque instant plus forte  
A ce mortel que tout assiége envain,  
Donne un pouvoir au dessus de l'humain.  
Tantôt il touche aux voutes éternelles,  
Tantôt il roule aux portes des Enfers.  
A la lüeur des lugubres éclairs,  
Il voit la Mort, qui déployant ses ailes  
Va l'emporter dans le gouffre des mers.  
Rien ne l'émeut, n'altère son courage.  
O ciel! comment tant de force & d'ardeur  
D'un malheureux poursuivi du Naufrage,  
D'un homme enfin étoit-il le partage?  
Ramire aimoit. Toûjours son bras vainqueur,  
Loin de céder, ranimoit sa vigueur.  
Il embrassoit de son ame allarmée,  
Qui de l'Amour recèle tous les feux,  
Ce cher dépôt, ce fardeau précieux,  
Qui dans son bras la retient renfermée.

D

Ainsi

Ainsi l'on voit l'Amante' de Gallus,  
 Quand l'Epervier plane au haut de la nue,  
 Réunissant ses enfants éperdus,  
 Les entourer de son aile étendue,  
 Avide hélas! du plus faible secours,  
 Ramire ardent de conserver ses jours  
 Où se suspend & s'attache la trame  
 De jours plus chers, l'Amour-même & sa flamme,

Ainsi

*Ainsi l'on voit.* On a assurément font bien autant  
 été obligé de recourir à la Poètes que nous, trouvent  
 fable, on n'a osé nommer singulier qu'il y ait une Poë-  
 la Poule, c'est-là une des sie d'où les noms de Chien  
 entraves les plus rigoureuses & de Poule soient pro-  
 fes de notre Poësie. La plus serts, tandis que ceux de  
 part de nos Français prétendent que cette délicatesse en-  
 trentient sa noblesse & sa pureté; quelques personnes  
 qui voyent toutes choses l'expression propre. Il est à  
 avec le verre Philosophique, traitent cette délicatesse  
 nous un génie assez respectueuse d'esclavage, qui  
 resserre & tue le génie. Les de cette tyrannie si honteu-  
 Italiens & les Anglais qui se aux yeux de la raison,

Et

Ainsi le fort d'un fils infortuné  
 A ce tifon que d'une main impie  
 Rendit aux feux une mere en furie  
 Par Lachésis fut jadis enchainé;  
 Ramire ardent de sauver une vie,  
 Pour qui cent fois mourroit ce tendre Amant,  
 Veut se saisir d'un mât sur l'onde errant;  
 Comme animé de cette Intelligence  
 Qui sur Ramire exerce sa vengeance,  
 L'arbre s'enfuit sous son bras élançé,  
 Et loin de lui furnâge repoussé.  
 Pour ajouter à tant d'objets funèbres  
 L'affreuse Nuit épaissit ses ténèbres.  
 On dit pourtant qu'en cette extrémité  
 Un jeune Enfant, d'un vol précipité,

D 2

Vint

Et qui sur la terre peut moindre erreur. L'habitua-  
 voir assez de talents pour de & l'usage consacrent  
 combattre les préjugés d'une tout.  
 nation entiere? Il faut bien. *Ainsi le fort.* Méléagre  
 du tems pour déraciner la &c.

Vint du plus haut de la voute Ethérée  
 Fendre les flots de son aîle dorée,  
 Et les frappant d'un miracle nouveau,  
 Du sein des mers, d'une main tutélaire  
 Devant Ramire élever un flambeau,  
 Qui lui prêtoit un rayon salutaire,  
 Et l'éclaircit sur ce vaste tombeau.  
 Tel égaré dans les bois & les ombres  
 D'un pied léger l'incertain voyageur  
 S'empresse, vole après une lueur  
 Qui se fait jour à travers ces lieux sombres,  
 Dans cet Enfant qui du brillant séjour  
 Vient secourir un Amant qu'il inspire,  
 Dans cet Enfant, qui ne connaît l'Amour?  
 Ah! puisse-t-il sauver l'Epoux d'Elvire!

Non loin des Bords consacrés par le nom  
 Du Globe où vient se peindre la Lumière  
 Dont

*Non loin des bords.* Ile de Madagascar consacrée  
 autrefois comme il a déjà été dit à la lune.



Dont notre ciel s'embellit & s'éclaire  
Lorsque Phébus dore un autre horizon,  
Et de retour sur ce triste hémisphere  
Que la Nuit sombre étend son pavillon.  
Près de cette Ile agréable & féconde  
Où Thétis-même offre un Port consolant  
Au Nautonnier lassé d'errer sur l'onde,  
Et d'accuser un voyage trop lent,  
Est une autre Ile, hélas! bien différente,  
Terre déserte, infortuné séjour,  
Où sous l'Ennui la Nature expirante  
Sans cesse pousse une voix gémissante,  
Et qu'à regret éclaire l'œil du jour.  
Tel autrefois fut le berceau du Monde,  
Quand enchainés dans une mort profonde,  
Ses flancs n'offroient qu'un vaste & sombre Enclos  
Où s'étendoient les ailes du Cahos.  
Jamais les dons de Pomone & de Flore

N'ont enrichi ces champs haïs des cieux ;  
Jamais les pleurs de la fertile Aurore  
N'ont humecté leur terrain sablonneux.  
On n'y voit point la riante verdure  
De son émail revêtir les côteaux.  
On n'y voit point serpenter les ruisseaux,  
On n'entend pas gazouiller leur murmure,  
Et s'y mêler le doux chant des oiseaux ;  
Ils volent loin de cette aride plage,  
Où s'il en est qu'un essor malheureux  
Vienne emporter sur ce rivage affreux,  
C'est un oiseau de sinistre présage.  
La Terre enfin de son sein en courroux  
D'un sein de fer & toujours plus avare  
N'enfante à peine en ce climat barbare,  
Qu'un fable ingrat, que les plus durs cailloux,  
Dans ce Desert n'habite & ne respire  
Qu'un Couple horrible échappé des Enfers

Qui

Qui de ces bords son éternel empire,  
Lorsqu'Atropos & l'appelle & l'inspire  
S'élance & court defoler l'Univers.  
L'un est la Faim qui toûjours se déchire,  
Qui de foi-même est l'immortel vautour;  
Le noir Démon qui lui donna le jour  
La fait mourir sans jamais qu'elle expire;  
L'autre Furie est la Stérilité  
Qui d'un regard flétrit l'herbe naissante,  
Souffle la mort avec l'aridité  
Et foule aux pieds la Terre gémissante.

C'est dans ces lieux du ciel deshérités,  
Après avoir vaincu l'onde en furie,  
Tous les assauts du barbare Génie,  
Tous les Démons des Enfers irrités,  
C'est dans ces lieux, qu'épuisé, hors d'haleine,  
Ne conservant que son dernier soupir,  
Qu'un Dieu lui seul, l'Amour, peut retenir,

C'est-là qu'enfin ne se traînant qu'à peine,  
Prêt sur la rive à trouver son tombeau  
Ramire aborde avec son cher fardeau.

Ses premiers soins ne font par pour lui-même,  
Mais pour des jours qui lui sont plus sacrés,  
Pour cet Objet qui l'anime, qu'il aime,  
Comme les Dieux voudroient être adorés.  
Tous ses regards se tournent sur Elvire,  
Son ame y vole & s'y fixe avec eux ....  
Dieux! Quelle image, infortuné Ramire!  
Tu vois ton fils ... ton Epouse ... tous deux ...  
Tous deux ... la Mort les couvre de son ombre,  
Déjà leur pied touche au rivage sombre.  
Avec un cri d'amour & de douleur  
Ramire embrasse & son fils & sa femme,  
Dans cent baisers il épanche son cœur,  
Il leur prodigue & sa vie & son ame,  
Il prend cent fois Elvire dans ses bras

Avec

Avec transport la nomme sa Maitresse,  
Son Dieu; ce nom, ce nom ne suffit pas  
Pour exprimer l'excès de sa tendresse.  
Contre son sein il la serre, il la presse,  
Sur ses beaux yeux il attache ses pleurs,  
Colle son cœur sur sa bouche chérie,  
Où du Trépas sont déjà les horreurs;  
Veut l'animer des restes de sa vie;  
C'est Prométhée heureux usurpateur  
Du feu sacré le céleste appanage,  
Qui dans le sein de l'homme son ouvrage  
Accourt darder le rayon créateur.  
A tant d'amour tout miracle est possible,  
Sous ces baisers vivants d'un feu si pur  
Ramire eût scû rendre un marbre sensible,  
Donner une ame au rocher le plus dur....  
Ah! que fais-tu trop tendre Epoux? ... arrête ...  
Laisse expirer & ta femme & ton fils,

Arrête, ils font dans la Mort endormis ;  
Déjà leur ame à s'exhaler s'apprête,  
Meurs avec eux, borne icy tes malheurs ...  
Si tu sçavois quel glaive de douleurs  
L'Avenir tient suspendu sur ta tête! ...

Elvire enfin rouvre les yeux 'au jour,  
Ne l'a revû qu'après son cher Ramire.  
Tu vis! tu vis, Objet de mon amour!  
Et c'est par toi que ta femme respire!  
O ciel vengeur, dois je accuser tes coups?  
Tu m'as fauvé mon fils & mon epoux!  
Mon cher Ramire, armons-nous de courage,  
Je te retrouve, en faut-il davantage?  
Dans ce désert je vivrai près de toi;  
Je t'y possède, il est le ciel pour moi.  
Va, si ta main daigne essuyer mes larmes,  
Pour moi ces pleurs sans doute auront des charmes.  
Qui peut troubler le calme de nos jours?

Quels

Quels sont mes maux! tu m'aimeras toujours,  
C'est mon amour hélas! qui fait ta perte,  
Répond Ramire avec de longs sanglots!  
Il t'a livrée à la fureur des flots,  
Il t'a conduite en cette Ile deserte;  
Voilà, grands dieux! le prix de tant d'ardeur!  
Et c'est ma main qui lui perce le cœur!  
Ah! ta douleur m'assassine sans doute,  
S'écrie Elvire; est-ce à moi, cher Amant,  
De ranimer ton courage expirant?  
Dérobe-moi tes pleurs, je les redoute  
Plus que l'aspect du plus affreux tourment.  
Va, ne crains point pour ta fidèle Amante,  
Avec ses maux sa fermeté s'augmente  
Rassurons nous. Si je meurs, je mourrai  
Auprès de toi, dans toi je revivrai.  
Mais écartons ces images horribles;  
Le ciel est juste, il fit les cœurs sensibles,

Il les protège; il ne permettra pas  
 Que tant d'amour me conduise au trépas.  
 Si dans ces lieux sont des peuples sauvages,  
 Ce pur amour sçaura les attendrir.  
 Des monstres seuls couvrent-ils ces rivages?  
 Ce tendre amour sçaura les adoucir.  
 J'amollirai la roche la plus dure  
 Je donnerai mon cœur, mes sentimens,  
 Cette tendresse & si vive & si pure,  
 Ce feu si doux, le charme de mes sens,  
 Mon ame enfin à toute la Nature.  
 Oiii comme moi tout sçaura te chérir,  
 Allons sçavoir s'il faut vivre ou mourir,  
     Elvire dit, forte de sa tendresse  
 Dompte la crainte, & prend un front serein,  
 Et dans son cœur repoussant la tristesse  
 Ses pleurs, ses pleurs qui s'échappent sans cesse,  
 Tenant son fils ferré contre son sein,

Vers



Vers ce séjour la fatale carrière  
De tous les Maux, s'avance la première.  
Enveloppé dans son ennui mortel,  
Languissant levant les yeux au ciel,  
En gémissant du profond de son ame  
Ramire suit les traces de sa femme;  
Il la regarde, & ne peut lui parler;  
Toûjours ses yeux retombent sur Elvire,  
Avec des pleurs toûjours prêts à couler;  
Sur son front morne où le Malheur respire,  
Ou son deslin parait se dévoiler,  
Dans tous ses traits on eut pu prévoir, lire  
Les grands Revers qui le vont accabler.

Humanité, Nature, Amour plus tendre,  
L'Art le plus simple a des sons imposteurs,  
Que vos soupirs, le cri même des cœurs,  
Que votre plainte ici se fasse entendre;  
Pour animer ce tableau de douleurs,

Où

Où mes pinceaux s'éffayent avec peine,  
Où le plaisir de répandre des pleurs,  
Plaisir si doux, malgré moi me ramène,  
Réunissez vos touchantes couleurs,  
Détrempez-les à l'envi dans vos larmes,  
Venez m'aider de vos pinceaux flatteurs,  
A ce portrait vous donnerez des charmes;  
De deux Amants exprimez les allarimes;  
Que de vos traits tous les cœurs pénétrés  
Sentent leurs maux; qu'il en foyent déchirés!

    Etre suprême en qui le Sage espere,  
Qu'il aimé plus encor qu'il ne revere,  
Dieu bienfaisant, qui fis tous les humains,  
Qui les vois tous avec un œil de pere;  
Tous ces malheurs le sçeau de la matiere,  
Le monument de nos faibles destins,  
Sont-ils des traits de tes divines mains?  
Dieu, seroit-il sur cette triste sphere

Où

Où ses rayons luisent si peu sur nous,  
Des êtres faits pour épuiser tes coups,  
Sur qui s'acharne à plaisir ta colere?  
Ou nos douleurs, nos maux les plus réels  
Ne font-ils rien à tes yeux éternels?

Ce Couple uni sous un astre funeste  
Par l'Infortune ainsi que par l'Amour,  
Comme entraîné par le Courroux céleste,  
Marche & s'avance en cet affreux séjour;  
A leur aspect il devient plus horrible,  
Plus ennemi de tout regard humain,  
Plus désolé, plus effroyable enfin;  
Et sous leur trace une Terre inflexible,  
De durs cailloux armant plus le chemin,  
Ferme encor plus ses entrailles d'airain.  
Leurs pas craintifs que l'Amour seul rassure,  
Trouvent toujours ces Champs plus dévorés  
Par le Démon qui les a consacrés

A des

A des tourments dont frémit la Nature :  
 A le combattre ils s'animent tous deux ;  
 L'Espoir, ce Dieu, ce bienfaçant Génie,  
 Le seul Ami qui reste aux malheureux,  
 Cet Enchanteur qui fascine nos yeux,  
 Qui nous trompant durant toute la vie,  
 Même au delà sçait égarer nos vœux,  
 L'aveugle Espoir se perdoit devant eux.

Cette Beauté que Ramire idolâtre,  
 Dont la Moleste a nourri les appas,  
 Sans en gémir, voit ses pieds délicats,  
 Ces pieds charmans, la honte de l'albâtre,  
 Que tant de fois les Amours innocens  
 Ont caressés ... déchirés, tout sanglans !  
 Ainsi jadis l'ivoire de Carie  
 Voyoit la pourpre a sa blancheur unie.  
 Ou telle encor la plus brillante fleur  
 Dut à Vénus l'éclat de sa rougeur.

Quels

Quels coups! quels traits pour l'ame de Ramire!  
 Elle s'élançe & vole aux pieds d'Elvire;  
 Contre sa bouche il les presse en pleurant,  
 Dans son cœur-même il recueille ce sang,  
 De son état Elvire peu touchée  
 Est toute entiere à Ramire attachée,  
 Elle ne voit, ne plaint que son Epoux.

Ces Bords remplis de l'infernal Couroux  
 N'offrent toujourns qu'une plus triste face.  
 Elvire enfin dont la fermeté lasse,  
 Contre le Sort, s'irrite vainement,  
 Malgré l'Amour, au poids de sa disgrace  
 Cède, & succombe aux pieds de son Amant,  
 Ramire alors rappelle son courage,  
 Avec son fils l'emporte dans ses bras.  
 Tel on nous peint échappé des combats,  
 Parmi les Morts, la flamme & le ravage,  
 Le Fondateur de l'Empire Latin

E

Portant

Portant son Pere & ses Dieux } dans son sein.  
 Ce Malheureux qu'une force suprême  
 En ce moment paraît encourager,  
 Etoit chargé d'un fardeau bien plus cher  
 Que tous les Dieux, il portoit l'Amour même.  
 Lui-même las, de fatigue épuisé,  
 Sous ses ennuis haletant & brisé,  
 Il n'est donc rien que le Malheur n'abbatte!  
 Tombe expirant sur cette Terre ingrate.  
 Déjà la Faim les avoit déchirés.  
 Ramire envain que son besoin tourmente,  
 Moins que celui d'une Epouse mourante,  
 A parcouru ces bords dénaturés ;  
 Il n'y sçauroit trouver de nourriture,  
 Et leurs cailloux s'endurcissent toujourns.  
 Tout à ses cris refuse du secours,  
 Les alimens, la plus vile pâture  
 Qu'aux Monstres même accorde la Nature.

Terre

Terre marâtre, eh! quoi, ces Malheureux  
 Te trouveront toujourns impitoiable?  
 Pour l'Amour-même hélas! inexorable,  
 Ses pleurs envain l'intercèdent pour eux,  
 Ses pleurs touchants dont tout ressent les charmes!  
 L'Aridité boit à longs traits ces larmes,  
 Et ce Rivage en devient plus affreux.

L'Epouse alors se souvient qu'elle est Mere;  
 Et voit son fils & toute sa misere.

Prens, dit Elvire, en découvrant un sein  
 Déjà flétri, desséché par la faim,  
 Prens, ô mon fils! les restes d'une vie  
 Que la douleur m'aura bientôt ravie.

Pour moi la mort ne fera qu'un bienfait;  
 Epuise enfin quelque goutte de lait  
 Que par pitié la Nature me laisse,  
 Bientôt hélas! cher Objet de tendresse,  
 Pour éprouver le comble des douleurs,

Je ne pourrai te donner que mes pleurs...  
Mais qu'ai-je vû? Tu pleures cher Ramire!  
Pardonne au trouble, aux allarmes d'Elvire;  
Je sçais braver mon destin & mes maux.  
C'est pour ton fils qu'éclatent mes sanglots.  
Pour mon Amant qui dans ce fils respire,  
C'est pour toi seul. Qu'ai-je à craindre pour moi?  
Je te l'ai dit, je mourrai près de toi...  
Mais' espérons encor. le Sort peut-être  
Se lassera de nous persécuter.

Deja le jour se hâtoit de quitter  
Ces tristes Bords, où commence à renaître  
L'Obscurité qui ramène avec soi  
Le sombre Ennui, le solitaire Effroi,  
Deja des flancs de ses noires tenèbres  
Sont échappés les Fantomes funèbres,  
Tous les Démons dans son ombre conçus,  
Sur ce rivage ils sont tous répandus.

Ainsi



Ainsi l'on voit de leur épais nuage  
D'affreux Hiboux, de sinistres Corbeaux,  
Qu'on dit suivis du funeste Présage,  
Noircir le ciel & couvrir les tombeaux.  
Près de la Nuit sur la terre se traîne,  
Non ce Sommeil dont les Songes légers,  
Charment nos sens par leurs jeux mensongers,  
Et de douceurs laissent notre ame pleine;  
Mais ce Sommeil le Frere de la Mort,  
Qui vient encore irriter notre peine,  
Et pèsamment dans les maux nous endort;  
Sa main de fer vient enchaîner Elvire,  
Et sur ses yeux qui fuyoient le repos  
A répandu ses plus tristes pavots.  
Le Désespoir seul veille avec Ramire,  
Il a séché la source de ses pleurs.  
Dieux, quelle nuit! dans son cœur quels orages!  
Il voit, il voit les plus sombres images!

Il s'abandonne à toutes les terreurs.  
Lorsque ses yeux se tournent sur sa femme,  
De mille traits la Mort frappe son ame;  
Quel fort! dit il, & que d'ennuis divers!  
Femme adorable, & l'ame de ma vie,  
Au ciel heureux des bords qui t'ont nourrie,  
A tes parents si tendres & si chers,  
Au Portugal, je ne t'ai donc ravie,  
Que pour venir au bout de l'univers,  
Te dévouer aux plus cruels revers,  
Que pour mourir! Dieux... A ces mots, son trouble,  
Son épouvante & s'accroît & redouble;  
Il semble voir comme autant de Vautours  
Impatiens de fondre sur leur proye,  
Tous les Revers qu'autour de lui déploie  
Cette Furie attachée à ses jours.  
Il voit sur lui s'avancer des Fantômes  
Armés de feux, de poignards menaçants;

Il voit la Mort & les sombres Royaumes ;  
La peur enchainé & glace tous ses sens ,  
Un Spectre affreux s'élève dans ces champs ,  
Tenant en main un flambeau funéraire ,  
Pâle , hideux , couvert de noirs lambeaux  
Souillés de pleurs , de sang & de poussière ,  
Traînant l'horreur attachée aux tombeaux ,  
Et sur son front sont gravés tous les Maux ,  
Mortel , s'écrite une voix sépulchrale ,  
Qu' a réprouvé le Destin en courroux ,  
Tu ne sçaurois échapper à ses coups ;  
Va , qu' il t' emporte à ton heure fatale .  
Vois , & connais l'Objet de ta frayeur ;  
Tremble , je suis ce funeste Génie  
Qui s'apparut aux champs de Thessalie  
A ce Romain en butte à ma fureur ,  
Tremble , frémis ; mon nom est le Malheur .

E 4

Sou-

*A ce Romain.* Brutus meurtrier de César.

Soudain ce Spectre effroi de la Nature,  
Tel qu'un nuage évaporé, détruit,  
Rentre en poussant un lugubre murmure  
Dans les vapeurs de l'inférieure Nuit.

Sur lui bientôt les Ténèbres s'abaissent;  
Avec la Nuit les Ombres disparaissent.  
Avec le jour, Espoir consolateur,  
Tes vains rayons, tes menfonges renaissent.  
Mais c'en est fait. Ton prestige flatteur,  
L'Illusion ne pourra plus séduire,  
Tromper enfin le malheureux Ramire;  
De l'Avenir il voit la profondeur;  
Le Trépas même est au fond de son cœur,  
Et tous ses coups ne sont que pour Elvire;  
Il meurt pour elle. Elvire cependant  
Ouvre les yeux, voit Ramire & l'embrasse;  
Elle paraît oublier sa disgrâce,  
Elle a revû son Epoux, son Amant.

Deja

Deja le Jour a deux fois de ces rives  
Chassé la Nuit & les Ombres craintives,  
Depuis qu'errants, dévorés par la Faim,  
Portant la Mort sur leur visage enpreinte,  
A ces Déserts qu'ils implorent envain,  
Ces Malheureux font entendre leur plainte.  
Le Jour fuyoit de ces bords odieux;  
Une liëur à peine étincelante  
S'offre de loin & s'augmente à leurs yeux.  
Soudain l'Espoir qui revole près d'eux,  
A ranimé leur force défaillante;  
Il les arrache aux langueurs du Trépas,  
Vers ce rayon il excite leurs pas.

Le noir Génie ennemi de Ramire,  
Qui dans les flots l'avoit précipité,  
Dont la fureur acharnée à lui nuire,  
Le poursuivoit sur ce bord détesté,  
Dans ce séjour image de l'Averne

Creusa lui-même une affreuse Caverne  
Qu'il entoura de l'infemale Horreur ;  
Il la nomma l'Antre de la Douleur ;  
Il y souffla ce germe de tristesse  
Qui jusqu'au cœur porte son noir venin,  
Du sombre Ennui l'empoisonne, l'oppresse,  
Le tient noyé dans le fiel du Chagrin.  
A peine a-t-on pénétré ces lieux sombres,  
Ce grand Tombeau, l'effroi même des Ombres,  
Que de douleur on se sent surchargé,  
Que dans la Mort le cœur tombe plongé.  
Moi-même ô ciel! en traçant cette image,  
Du triste Ennui je me deffens envain,  
Sur tous mes sens se répand son niage,  
Et mes crayons s'échappent de ma main.

C'est dans ces lieux que ce Démon barbare  
Sçut amener un Couple infortuné.  
Il croit descendre aux rives du Ténare ;

De

De la Fraïeur il marche environné,  
Il s'abandonne à l'infidele Guide ;  
Comme frappé d'une flêche homicide ;  
Un froid mortel ferre leur cœur flêtri ;  
L'Esprit cruel , de leurs larmes nourri,  
D'un œil content voit leur douleur profonde,  
Et sur sa proye étend son aîle immonde ;  
Dans ce tombeau lui-même il les conduit ;  
Sa main secoüe une torche sanglante  
Dont la clarté sépulchrale & mourante,  
Plus triste encor que l'effroyable Nuit,  
Sous ces lambris ne s'exhale & ne luit  
Que pour laisser entrevoir l'Epouvante.  
Du haut d'un Roc fourcilleux , menaçant,  
D'où la Vengeance en rugissant s'apprête  
A s'élancèr & fondre sur la tête,  
Tombe & se brise un lugubre Torrent,  
Dont l'onde roule avec foi les Allarmes,

L'enfer

L'Enfer lui-même & son mugissement.

Là, sur les murs coulent des pleurs de sang,

On y lit même écrit avec des larmes.

„ Ici mon cœur de douleur fut navré,

„ Le désespoir vint briser mon courage.

„ Là, j'ai séché dans la faim, dans la rage

„ Là, sous mes maux je tombai, j'expirai.

On voit errer des monstres formidables,

D'impurs oiseaux, des spectres effroiables.

De tout côté s'élevent en monceaux

Des ossemens, des débris de tombeaux.

Quels sons plaintifs! Quels échos lamentables

Viennent frapper ces lieux épouvantables!

„ Tu ne sçauois, Ramire assez souffrir....!

„ Meurs mille fois avantque de mourir....

„ Que tous les coups percent ton cœur, Ramire...

„ Que tous les coups affaillent Elvire!

Sur



Sur cette Terre attachés par la Faim,  
Dans la douleur, dans l'effroi, la mort-même,  
De pleurs amers ils la mouillent envain.  
Ramire plein de son malheur extrême  
Voit sous ses yeux dessécher ce qu'il aime;  
Sous les efforts d'une mourante main  
Il voit Elvire encor presser son sein,  
A son enfant qui l'embrasse & lui crie  
Faire succer & son sang & sa vie.

Pour y finir leurs déplorables jours  
Ils ont cherché les plus sombres détours.  
Je vais mourir, s'écrie enfin Elvire!  
Dieux! quels tourments! quelle faim me déchire!  
Attens, lui dit son Epoux hors de foi;  
Malgré le Sort, malgré sa barbarie,  
J'arracherai de cette Terre impie  
Quelque aliment, je reviens près de toi....

Il dit, s'éloigne & revole auprès d'elle.

J'ai scû forcer la Nature rebelle,  
 Dit son Epoux d'une lugubre voix,  
 Pour nous le Sort s'adoucit une fois;  
 \* Prends cette chair que ma main te présente,  
 Qu'elle affouisse une faim dévorante.

De son Epoux le cœur toûjours rempli  
 Sur ses besoins toûjours plus attendri,  
 Pour lui domptant l'effort de la Nature  
 Sa femme veut que cette nourriture  
 Soit pour lui seul. J'ai satisfait ma faim,  
 Repond Ramire en s'exprimant à peine,  
 Puissé je hélas! satisfaire la tienne,  
 De tous mes jours prolonger ton destin!  
 De quelque instant je recule la fin!

Malgré son bras qui d'effroi se retire,  
 Le cri funèbre échappé de son sein,  
 Malgré son cœur, cet aliment, soudain

Est

Est déchiré, dévoré par Elvire.\*

Au même instant livrée à la Frayeur

Elle se leve, elle fuit la Terreur,

Tous ses serpents qui sifflent après elle,

Tous les Enfers que son ame recele.

Vien cher Epoux, vien... donne moi ton bras,

Soutien mes pas dans ce desordre extrême,

Vien, s'il se peut m'arracher à moi-même...

Dieux! dans mes flancs quels horribles combats!

Quel trouble affreux que je ne conçois pas!

La faim... la faim a moins de barbarie...

Eh! quel est donc cet aliment vengeur?

Cette chair vit, & dans mon ame crie!

C'est un Vautour qui déchire mon cœur,

Et dans mon sein j'emporte une Furie!

De ces Amans l'ardent Persécuteur

Pour assouvir sa rage impitoyable,

Veut que le jour éclaire sa fureur,

Qu'Elvire enfin dans toute son horreur

Vo-

Voye & contemple un spectacle effroiable.  
 Dans ce cachot de désolation,  
 De defespoir, de malédiction  
 Du jour forcé de prêter sa lumière  
 Il introduit un sinistre rayon,  
 Qui luit à peine & qui pourtant éclaire.

Dans ce tombeau je vois percèr le jour!  
 Sortirions nous de cet affreux séjour,  
 S'écrie Elvire? Allons, le jour peut-être  
 Rendra le calme à mes sens soulevés,  
 Et sur tes yeux mes yeux feront levés,  
 Ah! cher Epoux ils me feront renaitre,  
 Ils peuvent seuls appaiser mon tourment...  
 Mais quel objet!... Ramire tout en sang!...  
 Tout déchiré!... Cette chair qui murmure...  
 Que dans mon sein je ne puis repousser...  
 Qui contre moi semble armer la Nature...  
 Auroit été... ma chair. O jour! ta chair!

Où

Où, poursuit-il, en courant l'embrasser,  
Ma propre chair t'a servi de pâture ;  
J'ai pû combler la mesure d'aimer,  
Pour quelque instant j'ai scû te ranimer ;  
Je meurs content. De son ame navrée  
Soudain des pleurs s'échappent en torrent ;  
Entre ses bras est sa femme égarée  
Qui le revoit toûjours en frémissant ;  
Sous la Douleur elle tombe affaîsée,  
Et dans son cœur meurt sa voix oppressée.  
La pâle Mort les approche & rugit,  
Et de sa main en cruautés féconde  
Sous leurs pas creuse une fosse profonde,  
Qui dans ses flancs déjà les engloutit.  
Elvire enfin s'arrachant à soi-même  
Reprend ses sens par un effort suprême,  
Son cœur s'éleve au dessus des sanglots,  
Il se répand & s'exalte en ces mots.

F

Ah!

Ah! c'en est trop, Ramire. Ta tendresse  
Devient pour moi le comble du malheur.  
Ton sang me brûle . . . & sa voix vengeresse  
D'un sein impie accuse la fureur.  
Cédons au Sort, cédon's à nos disgraces.  
Quittons la vie & son pesant fardeau;  
Le Trépas-même est ici sur nos traces,  
Qu'attendons nous? Voilà nôtre tombeau.  
J'ai trop vécu. N'arrête plus mon ame,  
Avec l'Amour son principe moteur,  
Avec l'Amour qui même encor l'enflamme  
Dans ce moment cruel & destructeur,  
Que toute entiere elle passe en ton cœur.  
Mes premiers vœux furent pour toi, Ramire,  
Mes derniers vœux feront encor pour toi.  
Que ton Epouse entre tes bras expire;  
Je ne veux point d'autre prix de ma foi.  
Va, cette amour ne peut-ê'tre mortelle,

Je

Je revivrai pour t'aimer à jamais.  
C'est le plus doux, le premier des bienfaits  
Que nous promet une vie éternelle ....  
Que vois-je! ô ciel! la Mort ferme tes yeux,  
O mon cher fils! ô fils trop malheureux!  
Quels nouveaux coups! Dieux! avant qu'elle meure  
Faut il encor que ta mere te pleure! ....  
J'ay commencé d'expirer dans ton fils  
Ramire .... Hélas! retiens tes pleurs, tes cris ....  
Dans ce tombeau viens m'aider à descendre ....  
Qu'à mes côtés soit encor mon Enfant!  
Dans cette fosse enfin je vais m'étendre,  
Jusqu'au moment qui réveillant ma cendre ....  
Je sens la mort .... dans ce baiser mourant  
Vien recevoir ... ô le plus cher Amant,  
Le cœur d'Elvire ... & l'ame la plus tendre.

Sous les baisers de Ramire éploré  
Ce corps charmant, ce corps idolâtré

Bientôt n'est plus qu'une glace mortelle;  
A la clarté son Epoux la rappelle;  
Elvire encor rouvre les yeux au jour,  
Et ce dernier effort de sa paupiere  
Dans un regard plein de son ame entiere  
A son Epoux va porter son amour;  
Sous le Trépas sa langue captivée  
Murmure encor le nom de son Amant,  
Et sur son cœur constamment soulevée  
Sa main fidèle au tendre Sentiment  
Avec transport semble marquer & dire  
Que ce cœur vit, brûle encor pour Ramire, ...  
Elle a vécu. Ramire au même instant,  
Avec un cri, son ame en le quittant  
Fuit & s'élançe après l'ame d'Elvire.  
Soudain l'Amour fend les Cieux consternés,  
Et tel qu'Iris laissant dans sa carriere  
La pourpre & l'or d'un fillon de lumiere,

Des-



Descend & vole à ces Infortunés.  
 Sur ces Amants il attache son aile,  
 Il veut leur rendre une chaleur nouvelle,  
 Faire en leur cœur rentrer le sentiment,  
 Et leur darder un rayon tout puissant  
 De son esprit, de son ame immortelle.  
 Ainsi l'on voit la Colombe enfermer  
 Sous les rameaux d'une aîle vigilante,  
 Couvrir, deffendre, échauffer, animer  
 Les fruits chéris d'une ardeur innocente.  
 Mais qu'auroit pû l'Amour contre le Sort?  
 En ce moment sa flamme est impuissante,  
 Ces deux Amants sourds à sa voix touchante  
 Sont pour jamais enchaînés dans la Mort.

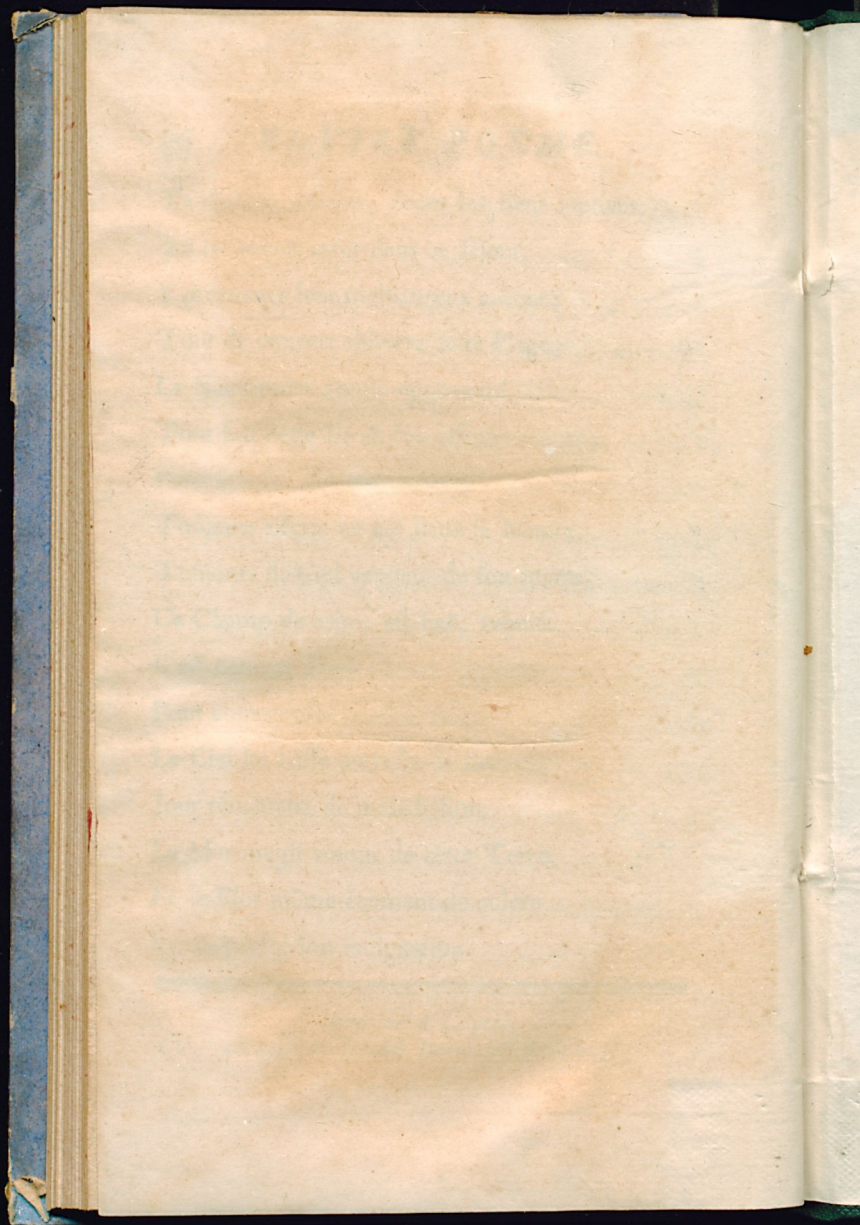
Depuis ce jour, sur ces fatales Rives  
 Se fait entendre une voix de douleur,  
 Un sombre écho de tristesse & d'horreur,  
 L'accent de mort de deux Ombres plaintives.

Ta chaîne, Himen, encor les tient captives,  
Tu les revois errer dans ce séjour,  
Y promener leur malheureux amour ;  
Tout de concert abhorre cette Plage ;  
Le Nautonnier recule épouvanté,  
Tout fuit cette Ile & son affreux rivage ;  
Pour accuser son inhumanité  
Toujours s'écrie en ces lieux la Nature,  
Toujours du Ciel vengeur de son injure,  
Ce Champ de crime est haï, rebuté.  
Il est couvert d'une vapeur impure,  
Pout contempler sa désolation  
Le Ciel lui laisse un reste de lumiere  
Jour ténébreux de malédiction.  
La Mer mugit autour de cette Terre,  
Et le Flot même écumant de colere  
Va lui porter son indignation.

---

*Imprimé à Leipzig,  
chez Jean Gottlob Immanuel Breitkopf.*



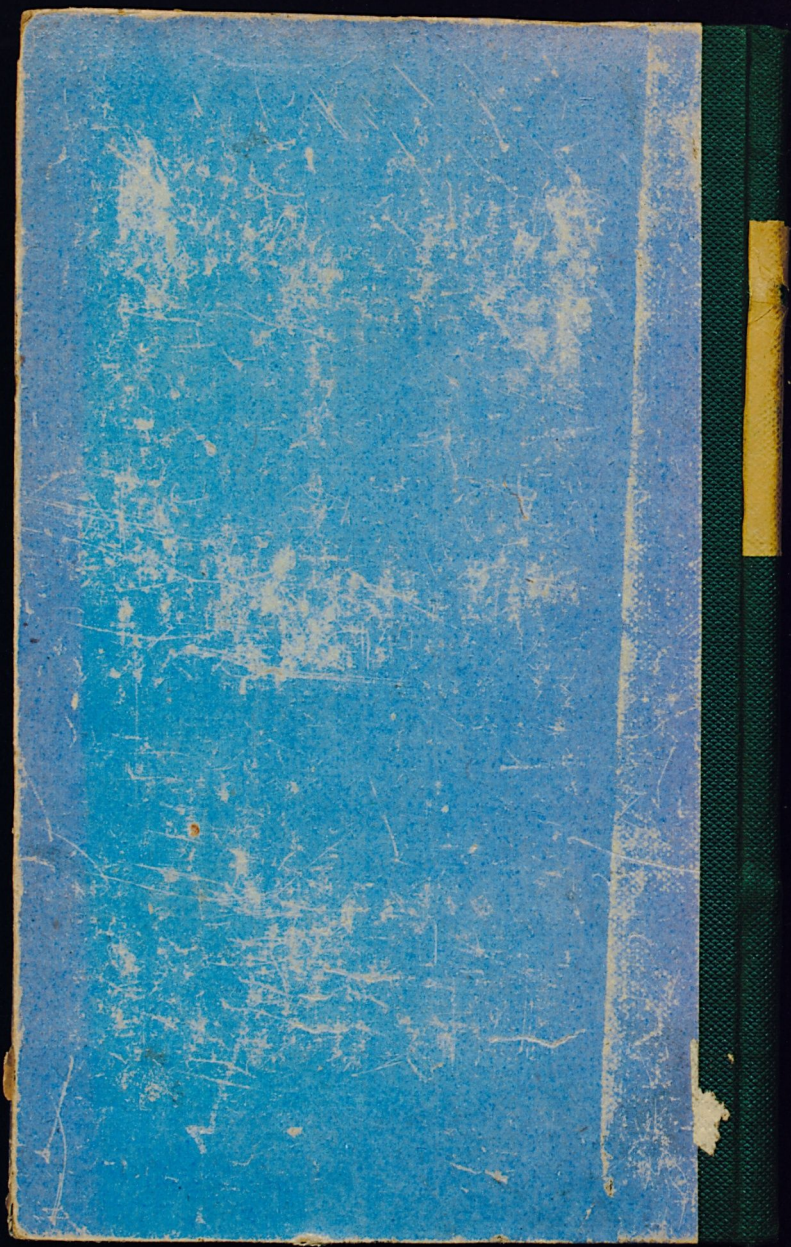


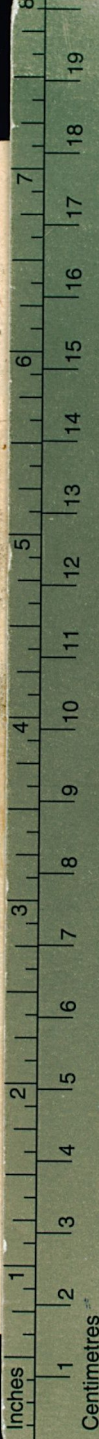
~~729701~~  
AZ: 129177

S

DL 2385<sup>h</sup>

X 2530790

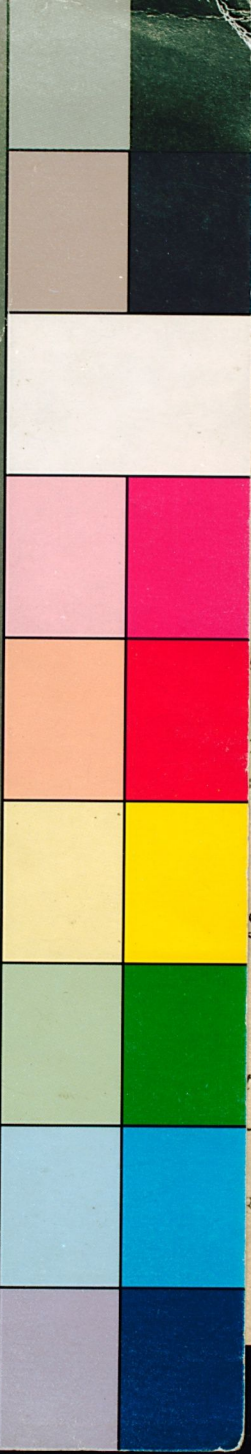




Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black



R E  
E  
RNAUD  
ASSADE  
E POLOGNE  
AXE  
IE ROIALE  
LETTRES  
Amori.  
1753.  
RTIER.

